

moderne, plus fin, plus délicat. Dupont est plus mâle, plus vécu ; Vicaire est plus sensuel.

Gabriel Vicaire vit, comme Dupont, ses premières années s'écouler aux bords de cette Saône qui

*...au lointain se devine
Bleue à travers les peupliers.*

De Trévoux à Ambérieux, le sol de Bresse, les étangs de la Dombes n'eurent pour lui aucun secret. Chaque village lui était familier ; chaque buisson avait pour lui sa chanson, chaque cloche au clocher chantait pour lui une légende.

*Combien je vous aime, ô voix argentines,
Cloches du pays, sœurs de mes vingt ans !*

Les veillées aux chaumières lui révélaient un vieux Noël et Vicaire sertissait autour ses *Emaux Bressans*.

Ce fut son chef-d'œuvre. Paris l'avait enlevé aux paysans, comme Pierre Dupont. C'est là que Vicaire publia en 1885, ce délicieux pastiche de la littérature symboliste des décadents : *Les Délivrescences d'Adoré Flouppette*, et l'envoi en prose à son ami Marius Tabora, pharmacien.

Cette œuvre fit en son temps un bruit énorme ; prise d'abord comme une œuvre sincère par quelques chroniqueurs naïfs, ces rimes sonores et vides, sous une harmonie merveilleuse de mots de sens imprécis, montrèrent vite la critique mordante de l'auteur.

Mon cœur est un corylopsis du Japon ;

s'écriait sans conviction Vicaire-Flouppette ; et sa dédicace y avait une saveur particulière.

« Les mots ne peignent pas, vois-tu, écrivait-il à son ami le pharmacien Tabora ; ils sont la peinture même. Autant de mots, autant de couleurs ; il y en a de jaunes, de